

PHILIPPE LEFEBVRE

Les temps de la-chair-avec-Dieu

L'exemple de la concubine de Guibéa (Juges 19)¹

LE CONCEPT DE LA-CHAIR-AVEC-DIEU

Une logique biblique

Depuis quelques années, j'essaie de développer un concept que je tire de la Bible et qui, en retour, me semble éclairer la Bible : la-chair-avec-Dieu. J'appelle chair, en première approche, cette substance dont nous sommes faits, que Dieu crée et qu'il continue à travailler. En Gn 2, le terme apparaît à quatre reprises (v. 21–24) : il signale d'abord Dieu comme l'artisan efficace de la chair. De la chair d'Adam qu'il manipule avec soin, il fait surgir la chair d'une femme. Quand Dieu, en spécialiste, est présent à la chair, celle-ci a donc davantage à manifester. Elle recèle plus qu'il ne semble ; elle n'a pas dit son dernier mot. Cette chair est une réalité substantielle qui met en connivence les vivants : homme et femme, humains et animaux. Elle est promise à une histoire : « l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Gn 2, 24).

Si Dieu crée la chair et lui demeure présent, alors elle est son lieu privilégié. J'appelle chair, en deuxième approche, notre condition incarnée et sexuée comme lieu de l'expérience de Dieu et de sa manifestation. Pas de Dieu dans l'Ancien Testament sans que la chair témoigne de lui, en soit marquée, concrètement transfigurée. J'appelle corps la chair spécifique d'un homme, d'une femme, dans sa relation particulière à Dieu.

La Bible est un écrit fondé sur des observations attentives. Elle décrit le réel que bien des cultures, des littératures, évoquent par ailleurs, mais elle y intègre un paramètre nouveau : Dieu. Toutes les situations humaines dans lesquelles la chair est impliquée et affectée, sont donc reprises dans les histoires, les prières, les sagesses de la Bible, mais elles sont appréhendées comme déploiements de

¹ Je propose ici presque sans retouche le texte d'une contribution que j'ai donnée à un colloque organisé par des Dominicains européens à Pistoia en septembre 2006 : *Teologia dell'incarnazione oggi. Dio dell'umanità e umanità di Dio*, III° Congresso teologico Spazi (27 settembre – 1 ottobre 2006), Convento san Domenico – Pistoia – Italia. Le thème de la journée où mon intervention a eu lieu était : « Dalla memoria biblica alla memoria degli oppressi nel presente ».

la-chair-avec-Dieu. Ainsi quand la Bible parle d'un lieu, elle en parle comme d'un lieu où évolue la-chair-avec-Dieu ; cela modifie les perceptions habituelles, parce que cela ajoute des perceptions nouvelles – celles que provoque Dieu dans l'espace humain – qui se conjuguent à celles que nous avons plus communément, qui les transforment, les renouvellent. Un exemple : les Livres de Samuel soulignent que David fut roi sur un tout petit état presque inconnu et ils affirment aussi que David fut roi sur toute la terre et que tous les peuples lui furent asservis.² Le texte est-il pris en flagrant délit de contradiction ? Est-il l'expression mal agencée de documents opposés, l'un amoindrissant David, l'autre exaltant sa royauté ? Le commentateur devient-il alors le jury permanent du texte biblique qu'il corrige et démonte ?

Il me semble qu'il faut davantage chercher du côté des riches logiques de la-chair-avec-Dieu. La Bible est plus créative qu'il ne semble et ses indéniabes débats internes sont moins simplistes qu'on ne le pense. Il est possible, dans le registre de la-chair-avec-Dieu, d'affirmer d'une part qu'un homme a laissé peu de traces dans l'histoire officielle des grands, et d'autre part qu'il est roi, Le Roi. Il est possible de l'affirmer sans que la seconde proposition soit interprétée comme une « spiritualisation », une métaphore, une allégorie, de la première. Les deux restent au même degré d'incarnation et d'expérience visible. « Es-tu roi ? » demandent à Jésus les spécialistes de l'histoire officielle de son époque. La réponse semble aller de soi : non, il n'est pas roi. Il n'a pas de royaume, tout le monde veut sa peau, il est à la merci des puissants. Pourtant, si : au même moment, il est roi sur toute la terre, selon une royauté qui n'est pas de ce monde, mais s'exerce dans ce monde. Comment comprendre cette logique, si l'on ne suit depuis longtemps les chemins, humainement inconcevables, de la-chair-avec-Dieu que la Bible éclaire avec objectivité ?

LES TEMPS DE LA-CHAIR-AVEC-DIEU

Je voudrais développer ici, par un exemple précis, une conception du temps que la Bible explicite et qu'on pourrait appeler le temps de la-chair-avec-Dieu. Je le disais plus haut : Dieu demeure présent à la chair et fait surgir d'elle une consistance dont on n'a pas idée. Je partirai donc d'un corps qui n'a laissé aucune trace archéologique : il a disparu de la surface de la terre, découpé en plusieurs morceaux. C'est le corps d'une femme anonyme, anéantie de nuit, dans un village sans grande envergure, à une époque que les historiens ont du mal à préciser (Jg 19). Or, ce que la Bible montre, c'est que cette chair est lieu de Dieu et qu'à ce titre non seulement elle subsiste dans le souvenir de Dieu, mais aussi elle devient fauteur de temporalité, elle crée de l'histoire et la structure. Le texte biblique alors révèle comment il se forme : en exprimant cette chair-avec-Dieu. L'onde de choc que ce corps produit se déploie de livre en livre, produit du

² Voir en particulier les paradoxes mis en scène dans chapitres de la fin : 2 S 21, 15–23.

texte et l'ordonne. La-chair-avec-Dieu n'est pas un thème de la Bible, elle est, plus intimement, son principe d'organisation et de développement.³

Pourquoi privilégier un corps de femme ? Parce qu'il me semble que la Bible est fortement charpentée par la chair des femmes.⁴ Celle-ci rythme et marque les temps de la-chair-avec-Dieu.⁵ Quand Dieu se souvient de Rachel la stérile et qu'elle enfante un premier fils, Joseph, alors Jacob va trouver son beau-père, Laban, et lui annonce qu'il rentre, avec ses femmes et ses enfants, dans la terre que Dieu a donnée à ses pères (Gn 30, 22–26). Le tempo de « l'histoire sainte », c'est la chair de femmes-avec-Dieu qui, souvent, le donne. De fait, la vie de Rachel produit des repères temporels qui jalonnent sa propre histoire et celle des siens, mais aussi désormais toute l'histoire d'Israël. On se réfère régulièrement à Rachel dans l'Ancien Testament : le premier roi messie, Saül, porte ainsi ses premiers pas autour de son tombeau. Rachel accompagne encore les débuts du Nouveau Testament : « C'est Rachel qui pleure et ne veut pas qu'on la console » (Mt 2, 18, citant Jr 31, 15, se référant lui-même à Gn 29–35, en croisant ce texte d'autres figures féminines apparentées à Rachel, telle Anne de Rama selon 1 S 1–2).

Les corps de femmes sont aussi sujets à toutes sortes de soupçons, de réticences religieuses (sont-ils purs ou impurs ?), ils fascinent, ils inquiètent. On n'a pas envie d'en parler, particulièrement dans la sphère religieuse. Donc Dieu s'y manifeste premièrement, comme il se manifeste dans tout ce qu'on voit d'un mauvais œil ou qu'on ne voit pas du tout. Un buisson épineux du désert, un corps de femme tourmenté ou bien un peu de pain : voilà autant de lieux où il donne sa pleine mesure. Les temps de la-chair-avec-Dieu, quand les femmes les

³ Sur la chair et l'écrit, je salue au passage les chemins si bien ouverts de Fr. Martin. Un extrait : « Ainsi l'apôtre reconnaît-il l'accomplissement des Écritures dès lors que lui a été dévoilé le lien qui rattache la lettre au corps. Et le parcours second du Testament Ancien par le Nouveau s'emploiera à lire comment la lettre soumet les figures pour les orienter vers l'instance d'énonciation du corps à venir », MARTIN, Fr.: *Pour une théologie de la lettre. L'inspiration des Écritures*. Paris : Cerf 1996, 338.

⁴ Lors d'un cours à la faculté de théologie de Fribourg en 2005–2006, consacré aux premières pages des livres de l'Ancien Testament, nous remarquons que plusieurs débuts de livres bibliques sont marqués par un ou plusieurs personnages de femmes (par exemple, les deux accoucheuses en Ex 1, Rahab en Jos 2, Anne en 1 S 1–2, la Sagesse en Pr 1...).

⁵ Cette affirmation qui peut sembler péremptoire me vient de l'application patiente au texte biblique du principe méthodologique que G. Dumézil a énoncé dans ses études de religions indo-européennes : « L'historien des religions doit, comme tout historien, être docile aux documents. Avant de se demander quel élément, gros ou menu, il peut en extraire au service d'une thèse, il doit les lire et les relire, s'en pénétrer passivement, réceptivement, en ayant soin de laisser en place, chacun à sa place, tous les éléments, ceux qui lui obéissent et ceux qui lui résistent. Si l'on s'astreint à cette hygiène, on apprend vite qu'il y a mieux à faire, avec de tels textes, que de les détruire pour insérer dans d'autres constructions quelques débris arrachés à leurs ruines : il y a d'abord à comprendre leur propre structure, la raison qui justifie le rassemblement de leurs éléments, y compris les plus particuliers et les plus bizarres. Ce qu'on perd alors du côté de ce qui semblait être de l'histoire, on le regagne en théologie, en intelligence de la pensée religieuse sous-jacente aux documents ». DUMÉZIL, G. : *Les dieux des Germains*. Paris : PUF 1959, 21.

disent, mettent en lumière une autre architecture du monde, une réalité cachée depuis la fondation : Dieu est présent dans la chair des oublié/es ; il endosse la chair des oublié/es. C'est ainsi que nous pouvons le connaître.⁶

CORPS DE FEMME BAFOUÉ (Jg 19)

L'histoire tragique que je vais résumer est largement narrée dans le livre des Juges, au chapitre 19 ; elle a des répercussions immédiates dans les deux chapitres suivants qui clôturent ce livre. Elle amorce toute une lecture de l'histoire qui s'étend sur les livres suivants.⁷

Au temps des Juges, un lévite (un homme appartenant à la tribu sacerdotale d'Israël) vit avec une concubine dans la montagne d'Éphraïm. Celle-ci repart vivre chez son père à Bethléem. Le lévite se rend chez son beau-père afin de « parler au cœur » de la belle. Après plusieurs jours d'hospitalité, il décide de rentrer chez lui avec son domestique et son amie reconquise. Surpris par la nuit, il ne veut pas loger en une cité païenne et décide de gagner Guibéa, sise sur le territoire de Benjamin. Aucun habitant de la ville ne le reçoit, sauf enfin un vieillard. Mais bientôt, les citoyens encerclent la demeure et réclament le lévite pour le violer. Le logeur propose en échange de leur jeter en pâture sa fille vierge et la concubine. Pour couper court, le lévite prend son amie et la livre aux assaillants nocturnes. La femme est violée et se traîne au matin, pour y mourir, sur le seuil de la maison du vieillard où son ami s'est barricadé. Celui-ci prend le corps de la femme, rentre chez lui et le découpe en douze morceaux qu'il envoie aux douze tribus d'Israël comme témoignage.

L'ensemble de la tribu de Benjamin couvre le méfait des habitants de Guibéa et tient tête aux onze tribus qui demandent des comptes. S'ensuit une

⁶ Il faudrait discuter longuement de la question des autres repères temporels dans la Bible : il y a aussi des calendriers objectifs dans la Bible, des possibilités de datations d'événements et de textes selon des critères extérieurs, des agendas de fêtes religieuses dûment situées dans le temps annuel. Tout cela est juste. Je proposerais alors de dire que « le temps des manuels » est ordonné au temps de la-chair-avec-Dieu. L'entrevue d'Abraham et de Melchisédeq (Gn 14, 18–20) dit que ce qui est vraiment historique dans le monde est la rencontre et le don ; les événements autour d'eux, faits du bruit et de la fureur de rois coalisés, évoquent l'histoire au sens habituel (guerres, conquêtes) pour mieux la critiquer et la révoquer. Pour ce qui est du temps des fêtes religieuses, c'est un temps ritualisé de la-chair-avec-Dieu, un temps en fait très personnel, et pas du tout un agenda. Dans la tradition juive, le shabbat est moins une institution temporelle régulière que la rencontre hebdomadaire avec la Fiancée Shabbat, que les six autres jours préparent à accueillir.

⁷ Jg 19 est un passage très commenté depuis des décennies, en particulier dans la mouvance de la théologie féministe. Une des premières à avoir attiré l'attention sur ce chapitre est P. TRIBLE : *Texts of Terror : Literary-Feminist Readings of Biblical Narratives*. Philadelphia : Fortress Press 1984. Parmi quelques études remarquables, citons encore BAL, M.: *Dealing with Women, Daughters in the Book of Judges*. In: BACH, A. (éd.): *Women in the Hebrew Bible. A Reader*. New York: Routledge 1999, 317–333 ; MÜLLNER, I.: *Lethal Differences : Sexual Violence as Violence against Others in Judges 19*. In: BRENNER, A. (éd.): *A Feminist Companion to the Bible (Second Series)*. Sheffield: Academic Press 1999, 126–142 ; LANOIR, C.: *Femmes fatales, filles rebelles. Figures féminines dans le Livre des Juges*. Genève : Labor et Fides 2005, 179–199.

guerre civile (Jg 20–21).⁸ Benjamin est vaincu, les onze tribus refusent de donner désormais leurs filles en mariage à des Benjaminites. Ceux-ci reçoivent quand même de leurs frères hébreux les vierges de Yabesh de Galaad, une cité israélite félonne. Comme ils ont besoin d'épouses supplémentaires, ils kidnappent les jeunes filles venues célébrer le Seigneur au temple de Silo. La violence faite à une femme s'amplifie donc et touche bien d'autres femmes. Le livre des Juges s'arrête là.

CORPS ET SACRÉ : LA PRÉSENCE DE DIEU

Jg 19 est un texte dérangeant, insupportable. La femme bafouée y demeure anonyme, elle n'a même pas statut d'épouse officielle, on ne l'entend jamais parler. Mais tout le texte est habité par son corps : jeté à la rue, mis à mal par une meute d'hommes, effondré devant la porte, emporté par le Lévite, démembré. Le dernier geste, horrible, du dépècement propage ce corps aux dimensions d'Israël : douze morceaux et douze tribus, un seul corps et un seul peuple.

Lors de la nuit barbare, où est Dieu ? Le lévite, si soucieux de ne pas dormir dans une cité non israélite, a vite oublié sa religion quand le danger survient. Il n'invoque pas Dieu, il ne sort pas lui-même devant les Guibéonites. Il trouve dans sa concubine la victime désignée. Ni lui ni personne ne demande leur avis à la femme ni à Dieu.

La vocation d'un lévite est d'être offerte au Seigneur à la place d'un premier-né d'Israël (Nb 3, 11–13). Tout lévite est donc une vivante offrande, substituée aux aînés que l'on sacrifiait autrefois à la divinité. Or, en Jg 19, c'est le corps de la femme qui est substitué au lévite que les habitants réclamaient ; elle est livrée pour que le groupe puisse demeurer en paix dans la maison. La vocation d'un lévite est aussi de n'avoir aucun lieu en Israël : comme pour tous les membres de sa tribu, c'est le Seigneur qui est son héritage (Nb 18, 20). En Jg 19, il trouve dans la maison d'accueil un lieu dont il ne sortira pas ; c'est la femme qui devient la sans-lieu : elle est expulsée dans la nuit, puis son corps est disséminé dans le pays.

Ce n'est donc pas le lévite qui accomplit la vocation lévitique, mais la femme ; son corps est le lieu paradoxal, dénié, dépecé, où cette vocation se matérialise soudain. Elle est effectivement à la place du lévite, censé être à la place d'un premier-né ; elle est aussi à la place de Dieu. Personne ne nomme Dieu, ne se réfère à lui, il est oublié. Personne ne nomme la femme, ne la considère comme une personne ; elle est oubliée. Dieu innommé, femme anonyme. Le

⁸ « Comme si le véritable Cananéen était au cœur d'Israël », dit J. Cazeaux, commentant ce retournement d'une partie d'Israël contre lui-même (*Le refus de la guerre sainte. Josué, Juges et Ruth* [= *Lectio divina* 174]. Paris : Cerf 1998, 217).

corps de la concubine matérialise le lieu et le temps de Dieu : c'est-à-dire l'absence de lieu, l'expulsion et l'oubli.

Il ne s'agit pas ici de récupérer l'atrocité dans le cadre d'une doctrine sacrificielle qui donnerait à l'abus le sens d'une offrande. Je pense justement que Jg 19 critique ce que nous entendons par sacré et sacrifice. Le sacré ne résulte pas d'un apprêt institutionnel qui permettrait d'entrer en contact avec Dieu. Le sacré, c'est là où Dieu est présent ; or Dieu est totalement présent quand un être est totalement démuné de tout appui humain. Le corps absolument abandonné est l'absolu lieu de Dieu.⁹ Jg 19 propose le corps bafoué puis parsemé de la concubine comme un lieu définitif, dont on ne partira plus. Ce lieu du corps devient histoire. Montrons-le rapidement.¹⁰

ON TRAITE UN CORPS DE FEMME COMME ON TRAITE DIEU

Le corps de la concubine de Guibéa fait émerger une géographie et une temporalité des corps humiliés : les vierges de Yabesh livrées et celles de Silo kidnappées dévoilent à nouveau des lieux et des temps où des corps de femmes sont violentés, ce qui prolonge, sous prétexte de la réparer, la violence inaugurée à Guibéa. Guibéa, Yabesh et Silo forment un triangle que l'on retrouve dès le début du volume suivant : les deux livres de Samuel (1–2 S). Jg s'est terminé à Silo par le rapt des jeunes filles au temple ; 1–2 S commence par la visite au temple de Silo d'une femme, Anne. Elle est stérile et moquée à cause de cela : corps de femme humilié, placé en exergue du livre qui en amorce l'histoire (1 S 1, 2–6).

Anne veut s'expliquer avec Dieu. Elle va au sanctuaire pour prier. Éli le prêtre de Silo la rabroue sans ménagement. Elle tient tête (1 S 1, 12–18). Et bientôt, rentrant chez elle avec son époux, elle se trouve enceinte. Le Dieu de Silo a répondu à sa demande. On s'aperçoit après coup que le temple de Silo où elle a déambulé seule n'était pas un endroit favorable aux femmes. Deux méchants prêtres, fils d'Éli, y violent les femmes qui s'activent au sanctuaire

⁹ La concubine, peut-on dire, n'est pas volontaire pour ce qui lui arrive. Mais elle met justement toute l'histoire aux normes de ce qui lui arrive : le corps livré. Volontaire ou pas pour être livré, ce qui est la vérité de fond à laquelle Dieu est présent, c'est la chair sans aucun appui, la chair face à la barbarie. Il y a quelque chose de totalement dépossédé dans le corps de la concubine qui rend d'autant plus fort le mouvement temporel puissant et structuré qu'il enclenche.

¹⁰ Dans le développement qui suit, je voudrais faire droit à la requête exposée il y a des années par P. Beauchamp : comment honorer la res dans les rapprochements entre figures bibliques et ne pas verser dans l'allégorie ou le jeu d'esprit textuel ? « L'insistance sur l'histoire comme recherche des faits paraît avoir vidé par le dedans des 'types' ou 'figures' où les Anciens trouvaient un aliment si fort. Par exemple chacune des annonces miraculeuses de l'AT [...] n'aurait-elle pas besoin, pour être homologuée comme 'figure' dans le sens que la tradition donne à ce terme, d'être d'abord reconnue comme une res ? Or c'est exactement l'inverse qui se produit : la série attirerait plutôt son terme christique à l'intérieur des constructions imaginaires », BEAUCHAMP, P.: *Accomplir les Écritures. Un chemin de théologie biblique*. In : Revue Biblique 99 (1992) 134.

(1 S 2, 22) ; ils dérobent aussi au Seigneur le meilleur des sacrifices (1 S 2, 12–17). Comme on traite Dieu, on traite une femme et réciproquement. Le lévite, homme de Dieu, livrait sa concubine, les prêtres de Silo accaparent l'intimité de Dieu et des femmes. Entre les deux, à Silo déjà, c'est lors d'une fête du Seigneur qu'on emmena de force les vierges, comme si la solennité religieuse n'était qu'un prétexte pour le guet-apens (Jg 21, 19–23).

UN MESSIE SUR LES LIEUX DU CORPS

Anne est maintenant heureuse : elle a enfanté un fils. Alors qu'il est jeune encore, elle le laisse à Silo pour qu'il y serve le Seigneur. Dans l'exultation de son cantique, chanté au sanctuaire, Anne annonce que le Seigneur prépare un avenir pour son peuple : un roi messie (1 S 2, 10). Le corps longtemps stérile d'Anne a été profondément visité par Dieu. Du lieu de son corps, elle perçoit désormais des signes de vie dans le corps social stérile de son époque. Le peuple va connaître une mutation. Un fils lui sera donné : ce fameux roi dont personne encore n'a idée. Les temps nouveaux, c'est Anne qui les annonce.

Le roi apparaît des années plus tard : c'est Saül (1 S 9–10). Il est de la tribu de Benjamin, cette tribu en perdition à la fin de Jg. Et le Seigneur installe sa capitale à... Guibéa (dont Saül semble d'ailleurs originaire). Au lieu même où la concubine fut mise à mal, Dieu place le premier roi; celui-ci est issu de la race qui, une ou deux générations auparavant, malmena cette femme. Comme Benjaminite, sans doute Saül est-il issu des croisements avec les femmes enlevées naguère, afin de renflouer le potentiel féminin de la tribu exsangue.

Le premier geste officiel de Saül rappelle clairement le corps de la concubine (1 S 11). Saül a reçu l'appel au secours d'une cité menacée par l'ennemi : Yabesh (on retrouve cette ville !). Or, pour réunir son peuple et marcher au secours de cette cité de Galaad, Saül, sous le coup de l'esprit de Dieu, prend un de ses boeufs et le dépèce en douze morceaux. Chaque morceau est envoyé aux douze tribus. Cela sert d'ordre de ralliement : douze morceaux pour douze tribus, douze tribus pour un seul peuple. Bref, le peuple se rassemble « comme un seul homme » (1 S 11, 7). Corps morcelé et unité du corps social continuent à dialoguer dans ce texte.

Le corps laisse donc une trace dans les lieux et les temps. Le corps de la concubine reparaît dans ce geste accompli par le messie sur un animal de sacrifice. C'est le corps jadis violenté et oublié qui engendre le rite et son efficacité vivante – en l'occurrence ici le rassemblement du peuple.

LE CORPS DES MESSIES

Il faudrait longuement parler de tout ce qui survient à Guibéa : c'est là que le deuxième messie, David, manque d'être transpercé par Saül qui le jalouse (1 S 18, 10–11 ; 19, 9–10).

Citons la fin de Saül de Guibéa. Il se donne la mort sur les monts de Guilboé, traqué par les Philistins (1 S 31). Son corps transpercé par sa propre épée est décapité par les ennemis et la tête circule dans les cités philistines. Le corps, crucifié sur le rempart de Beth-Shéan, est enterré à Yabesh (encore elle), puis exhumé et finalement inhumé dans le tombeau de famille à Guibéa. Le corps du messie connaît donc un démembrement : la tête voyage d'un côté et le corps est enterré dans deux régions d'Israël : au-delà, puis en deçà du Jourdain. Le corps de la concubine a engagé un mouvement qui se transmet au corps du messie.

Et l'histoire ne s'arrête pas là. Quand Saül est définitivement mis au sépulcre de sa famille, c'est au terme d'une triste histoire où les corps sont au premier plan. Des années après la mort de Saül, David fait exécuter les descendants de son prédécesseur : cinq petits-fils légitimes de Saül et deux fils qu'il eut avec sa concubine Riçpa sont arrêtés et mis à mort... à Guibéa (2 S 21). L'affaire semble politique (il s'agit de faire disparaître tout prétendant au trône issu de Saül). On ne comprend pas exactement quel est le mode d'exécution de ces sept hommes innocents. Le Targum parle de crucifixion.¹¹

Alors que personne ne s'élève contre ces exécutions injustes, Riçpa, la concubine de feu Saül, vient auprès des corps suspendus et s'installe, silencieuse, pendant des semaines pour les veiller. Elle veille aussi bien ses fils de second ordre que les petits-fils de la lignée légitime. Elle empêche les prédateurs de s'approcher des corps. Riçpa par sa très longue faction oblige à regarder les corps auprès desquels elle se tient. Dans un monde où l'on a tôt fait de les escamoter, elle nous invite à tenir compte des corps, à ne pas les oublier, à partir d'eux pour envisager la réalité dans laquelle Dieu intervient. De fait, elle reste debout jusqu'à ce que l'eau tombe du ciel et fasse renaître à la vie la terre assoiffée.

Environ un siècle après la tragédie de Guibéa, se dresse donc une autre concubine, Riçpa, dans la même cité, à l'occasion d'une atrocité de même acabit. D'une concubine à l'autre, d'un corps supplicié à d'autres, à Guibéa. Ainsi s'écrit le texte, ainsi s'inscrit l'histoire de Dieu dans la chair des femmes les plus oubliées.

UNE HISTOIRE DES CORPS

Ces histoires ne forment pas un cycle fermé sur lui-même. Jg 19 est placé dans toute une histoire antérieure de la violence faite aux femmes. En Jg 11, avant la concubine de Guibéa, il y a par exemple la fille de Jephthé dont le corps vierge est offert à Dieu à la suite d'un vœu malheureux de son père. Tout Jg pose la

¹¹ La Septante dit qu'ils furent « exposés au soleil » (un rappel de Nb 25, 4 ?). « Les autres versions proposent 'empaler' (Aquila), 'pendre' (Symmaque, commentaires rabbiniques), 'crucifier' (Vulgate, Targoum), ou simplement 'immoler' (Syriaque) », CAQUOT, A. / DE ROBERT, Ph. : *Les livres de Samuel* (= Commentaire de l'Ancien Testament VI). Genève : Labor et Fides 1994, 583.

question du devenir des femmes : sont-elles immanquablement soumises à un vouloir d'homme ? Et qu'en est-il de leur corps ? Et en aval, on peut lire la suite de 1–2 S : les Livres des Rois : d'emblée une vierge est convoquée au palais de David pour y devenir une sorte d'épouse inépousée (1 R 1, 1–4). Le thème de la vierge contrainte à partager une couche reparait donc comme thème inaugural. Bien avant cela, en Gn 19, la terrible nuit de Sodome anticipe la nuit de Guibéa.¹² Deux voyageurs (qui sont en fait des anges) sont menacés de viol et Loth propose de livrer à leur place ses filles vierges. Le crime n'aura pas lieu, mais Sodome sera détruite. On y aura prouvé, là déjà, que, comme on traite Dieu et ses anges, on traite une femme.

LES ÉVANGILES ET L'ÉCRITURE DU CORPS

Le Nouveau Testament s'inscrit dans cette continuité. La généalogie inaugurale de Matthieu mêle la chronologie mathématique (trois fois quatorze générations) à l'histoire de la-chair-avec-Dieu que des femmes nous rappellent particulièrement : Tamar, Rahab, Ruth, Bethsabée. Le corps de l'étrangère, de la prostituée païenne ont manifesté comment Dieu demeurerait présent aux lignées de son peuple et faisait naître son messie de divers métissages. Ultime métissage de ces généalogies : Marie et Dieu.¹³

Marie et son « humiliation » (Lc 1, 48)

Si Matthieu et Luc nous proposent dès le commencement le corps d'une vierge à contempler, ce n'est certainement pas pour insérer de touchantes jolieses midrashiques. Luc 1 inscrit le texte qui débute dans des histoires connues : Marie est-elle une vierge, une fois de plus livrée à plus fort qu'elle, au nom de décisions qui la dépassent ?¹⁴ N'est-elle qu'un corps utilisé pour les besoins d'un dessein qui fait fi des personnes ? Enceinte sans que ce soit des œuvres de son fiancé, n'est-elle pour Joseph qu'une concubine ramenée de Bethléem (Lc 2, 1–

¹² NIDITCH, S.: *The 'Sodomite' Theme in Judges 19–20 : Family, Community and Social Disintegration*. In : *Catholic Biblical Quarterly* 44 (1982) 365–378.

¹³ Sur le lien entre sens surprenant et référence à « l'un et l'autre Testament », voir encore BEAUCHAMP, P.: « Le sens qui ne surprend pas n'est pas le bon. À chaque fois qu'il est écrit : 'N'avez-vous pas entendu ?' ou 'N'avez-vous pas lu ?', c'est pour souligner le genre d'évidence qui échappe. En effet, toutes les évidences qui comptent dans la vie sont celles qu'on n'avait pas saisies. Elles sont inséparables de la connaissance de notre retard. Ceci porte à conclure qu'on est parfois trop prompt à considérer comme une déficience le caractère allusif et secret des vérités les plus précieuses de l'AT, car celle qu'on trouve dans le Nouveau ne gagnent pas toujours en prix, si elles sont vécues sans garder ce caractère », *L'un et l'autre Testament*, t. 1, p. 279.

¹⁴ Dans la scène de l'Annonciation, Marie dit à l'ange : « Je ne connais pas d'homme » (Lc 1, 34). Elle reprend une formule inaugurée en Gn 19, 8 : quand, à Sodome, Lot veut livrer ses filles aux habitants, il dit : « J'ai à votre disposition deux filles qui n'ont pas connu d'homme ». L'expression s'applique encore à la fille de Jephté qui doit obéir à un vœu imprudent de son père (Jg 11, 39).

7 et 39 ; cf Jg 19, 10) ? Les questions dérangeantes trouvent des réponses, non si elles sont évitées, mais au contraire si elles sont vécues de l'intérieur. « De l'intérieur », cela veut dire qu'on les assume avec son corps et que dans le corps-avec-Dieu elles trouveront une résolution. Bien loin d'être une mignardise catholique, le corps de Marie-avec-Dieu, au commencement d'une nouvelle histoire, manifeste, engrangée en lui, l'histoire de bien des corps de femmes bafouées et annonce un accomplissement. Il faudrait bien sûr développer cela davantage.

Eucharistie : corps offert

Terminons avec un geste essentiel qui met en première ligne le corps du Christ : l'eucharistie.¹⁵ Jésus donne son corps sous l'espèce du pain. Pour douze disciples son corps est partagé et cela est source d'unité. Un des textes clés pour éclairer l'institution de l'eucharistie (et l'arracher du même coup à la seule définition institutionnelle) est le viol et le dépeçage en douze du corps de la concubine. Le corps de l'innocent bafoué, violenté, livré à un groupe d'hommes qui le déshabillent à leur gré : c'est là ce que Jésus va vivre après avoir livré son corps (Mt 27, 27–31, après le dernier repas : Mt 26, 26–29). Marie à l'orée de l'évangile anticipe en sa chair, par son « humiliation de servante » (Lc 1, 48) l'humiliation de son fils, le serviteur souffrant ; de même la concubine de Guibéa est une des anticipatrices dans le premier Testament de la violence faite à Jésus, dans laquelle les Chrétiens voient le sacrifice absolu, la chair dans laquelle Dieu est totalement présent.¹⁶

Un corps de femme pour anticiper : il y aurait là-dessus beaucoup à méditer. « Chair de ma chair », s'exclamait Adam en voyant Eve que Dieu lui amenait (Gn 2, 23). Un homme parle de sa chair quand la chair d'une femme, devant lui, exprime pour lui sa propre réalité d'homme. Le mystère de la chair d'un homme est prophétisé par la chair d'une femme. A ce titre, la concubine de Guibéa n'est pas ici enrôlée de force dans une explication christique de l'histoire ; mais dans sa chair se reconnaît ce qui sera manifesté dans la chair du Christ.

Ces rapprochements, cette manière de faire, semblent étrange, peut-être, tant qu'on ne prend pas au sérieux la réalité du corps auquel Dieu est présent, de la-

¹⁵ Le rapprochement simplement esquissé ici n'a bien entendu de sens que si on l'inscrit dans cette histoire de la chair, centrée depuis les Livres de Samuel, sur la personne du roi messie. Pour le messie apparaissant lors d'un repas sacrificiel, voir LEFEBVRE, Ph. : *Saül, le fils envoyé par son père. Lecture de 1 Samuel 9* (= coll. Connaître la Bible n° 13). Bruxelles : Lumen vitae 1999.

¹⁶ En Jean 19, 13, Jésus est amené devant Pilate au lieu dit Gabatha, en grec Lithostroton. Notons que la Septante rendait en Jg le nom Guibéa par Gabaa ou Gabatha. Quant à Lithostroton, c'est la traduction grecque de l'hébreu רִצְפָּא. La concubine porte ce nom comme nom propre, mais quand par ailleurs il est employé comme nom commun, la Septante le traduit par lithostroton. Petite vérification précise pour dire que nous ne sommes pas les premiers lecteurs à rapprocher les épisodes de Guibéa de la passion du Christ.

chair-avec-Dieu.¹⁷ Mais si on prend conscience que la chair fragile, la chair effacée par la violence est la réalité dont il demande compte à travers l'histoire, alors cela devient cohérent. Et le texte biblique comme histoire de la-chair-avec-Dieu devient moins un écrit sur lequel il faut statuer savamment, et davantage l'expression d'une expérience qui nous concerne, nous qui sommes faits d'une chair à laquelle Dieu se propose.¹⁸

Abstract

This article echoes a concept that the author has developed in other publications : flesh-with-God. The Bible observes that flesh is created by God and describes carefully what it becomes when God remains present to it. The example evoked here (Judges 19) is the story of the concubine of Gibeah : she is raped to death and her body is dismembered and scattered. What may seem a simple news item is in fact a founding event : where the flesh is denied, God remains present. The disintegrated corpse of the concubine holds one's attention to the place which will become the dwelling place of the first messiah of Israel. This corpse also opens an era, its interrupted story produces a time and a text. Judges 19 is at the center of a paradoxical, structured story which shapes to some texts of the New Testament. The scorned flesh of the Christ, his partaken body repeat the ancient episode in an upsetting way.

¹⁷ « Il suffit, d'ailleurs, de prendre garde au fait que la lecture méthodique de l'AT à la lumière du Christ est devenue rare aujourd'hui pour ne pas s'étonner qu'elle appelle des procédures peut-être inattendues pour plusieurs, et nouvelles. Nouvelles, elles peuvent l'être même sous des noms anciens. Il s'agit d'un geste à inventer », BEAUCHAMP, P. : *L'un et l'autre Testament*, t. 2, p. 15.

¹⁸ J'ai défendu l'idée de la Bible comme « histoire de la chair avec Dieu » dans deux livres particulièrement : *Livres de Samuel et récits de résurrection. Le messie « ressuscité selon les Ecritures »* (= lectio divina 196). Paris : Cerf 2004 et *La Vierge au Livre. Marie et l'Ancien Testament*, (= collection Epiphanie). Paris : Cerf 2004. L'épisode de Guibéa où la concubine et violée est présenté dans le premier de ces ouvrages comme récit inaugural pour l'histoire des rois messies.